Document generated on 04/28/2025 8:51 p.m.

Santé mentale au Québec

ROSS, M. 1983, *Le prix à payer pour être mère*, Les éditions du remue-ménage, Montréal.

Marguerite Thébault

Volume 9, Number 1, June 1984

Pratique analytique et psychose

URI: https://id.erudit.org/iderudit/030223ar
DOI: https://doi.org/10.7202/030223ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)
1708-3923 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Thébault, M. (1984). ROSS, M. 1983, *Le prix à payer pour être mère*, Les éditions du remue-ménage, Montréal. *Santé mentale au Québec*, *9*(1), 174–175. https://doi.org/10.7202/030223ar

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

J'ai lu

ROSS, M. 1983, *Le prix à payer pour être mère,* Les éditions du remue-ménage, Montréal.

On écrit de plus en plus au Québec sur l'expérience de la maternité. Il faut reconnaître qu'on revient de très loin. En fait, on commence à peine à dévoiler la face cachée du vécu des femmes québécoises, particulièrement en regard de cette expérience sans doute la plus marquante de leur vie. Dans cette optique, tout nouveau point de vue sur le sujet mérite notre intérêt.

Ainsi, en tant que femme, en tant que médecin, mais surtout en tant que mère, j'ai lu avec empressement ce livre de la psychologue québécoise Martine Ross, paru au printemps 1983.

Cet ouvrage se veut un instrument de réflexion apportant une vision subjective de l'expérience de la maternité, à partir du vécu de l'auteure et de celui de ses clientes. L'auteure nous fait part de son triple point de vue de fille, de mère et de psychologue. Son propos est bien étoffé et d'une lecture facile, en raison de son style simple et des nombreux témoignages présentés.

En parcourant ce livre, on sent que l'auteure en a gros sur le coeur depuis qu'elle a rejoint le clan des mères. Mais on réalise qu'elle n'est pas la seule. En fait, la facture semble si lourde qu'on chercherait en vain à travers cet ouvrage un quelconque plaisir à être mère dans les conditions actuelles...

Ce livre, et notamment son premier chapitre «Si les femmes pouvaient parler» est le cri du coeur de toutes les mères qui n'en peuvent plus de subir et qui aimeraient tant pouvoir l'avouer, ne serait-ce qu'à elles-mêmes. Mais la société les précède, imposant ses normes, ses tabous, ses rôles traditionnels stéréotypés qui, trop souvent, tiennent lieu d'identité personnelle. Et cette société est celle des hommes. Ainsi, tout le vécu de la maternité est présupposé à partir des schémas arbitraires que l'auteure s'emploie à dénoncer à travers les thèmes suivants : «Si les hommes avaient les enfants», «Si la famille aidait la mère», «Si les femmes haïssaient les enfants», etc. On y retrouve donc des réflexions fort pertinentes sur le désir d'enfant, avec toute la charge d'ambivalence qui accompagne la conception, sur le sens initiatique de l'accouchement, sur l'influence de la tradition, sur l'amour des enfants et la définition d'une bonne mère, par exemple.

Il me paraît évident que l'un des objectifs de l'auteure est de déculpabiliser les mères en leur démontrant qu'elles sont victimes des pressions insoutenables qu'on fait peser sur elles de toutes parts. Ainsi, elle affirme : «On a certains pouvoirs, certes, mais on ne choisit pas son enfance, le moment où l'on naît, la société dans laquelle on vit. La psychologie a servi, sur une grande échelle, à rendre coupables les femmes et les mères.» De même, elle en appelle à la solidarité entre les femmes, fruit du partage de leur vécu spécifique. Je ne puis que souscrire d'emblée à ces intentions. Cependant, il me semble que l'ouvrage trahit parfois ces objectifs et que la psychologie glisse à nouveau vers la culpabilisation. Je m'explique.

Tout se trouble quand l'auteure pose le problème de la cause primaire de tous les phénomènes somatiques expérimentés par les femmes, qu'il s'agisse d'événements inhérents au processus de l'enfantement ou encore de maladies féminines. Quelques exemples devraient permettre d'illustrer suffisamment mon propos.

Ainsi, dans le chapitre «Si les femmes possédaient leur corps», elle attribue volontiers à des causes psychologiques le plus souvent inconscientes toute la kyrielle des aléas de la maternité : la stérilité, les «trompes bouchées» (vague...), la prématurité,

l'avortement spontané, la mortinaissance et même le syndrome de mort subite du nourrisson, au nom de l'équilibre mental de la mère ou de la famille. «Le bébé doit mourir, dit-elle, sinon il ferait mourir les autres». Jusqu'au sexe de l'enfant à naître (ou à mourir) qui serait un choix inconscient plutôt que le jeu des lois statistiques ou biologiques. En vertu de ces prémisses, on devrait donc ne retrouver comme survivants que des enfants désirés et heureux, dans des familles équilibrées...

La réflexion est similaire au sujet de la douleur de l'accouchement, du besoin de contraception au-delà de la simple volonté, des malaises et des maladies organiques proprement féminines, etc. En conséquence, on pourrait conclure que toutes ces réalités ne seraient, de tout temps, que les effets de la faiblesse de leur pouvoir mental...

Sans doute, comme l'affirme l'auteure, la médecine néglige-t-elle souvent l'élément psychologique, lequel se manifeste probablement à des niveaux encore indéterminés. Cependant, de nombreux facteurs se disputent l'explication des événements biologiques chez l'humain et même des maladies spécifiquement mentales. Une cause primaire? Dans l'état actuel de notre ignorance, le plus opportun ne serait-il pas de s'abstenir d'affirmations trop radicales?

Quant à l'utilisation de témoignages concordants, on peut toujours en trouver à l'appui de n'importe quelle thèse. Un chapitre ambigu.

Heureusement, ce livre se défend d'avoir une prétention scientifique. Mais je réagis très fortement contre cette notion de responsabilité généralisée que l'auteure fait endosser par les mères, sans doute à l'encontre même de ses intentions. Et le fait de soutenir qu'elles sont plus ou moins victimes du système social n'allège pas véritablement ce fardeau. Car de la responsabilité, elle-même discutable, à la culpabilité, j'ai bien peur que le pas soit vite franchi par les lecteurs et surtout par les lectrices.

Je m'inquiète donc vivement de l'influence que ce livre pourra avoir sur les mères qui le liront. Bénéfique, sans doute, pour la conscientisation, malgré l'amertume omniprésente. Mais cet effet de culpabilisation, non intentionnel bien sûr, porte à mon sens un préjudice sérieux à leur cause et risque surtout d'amplifier considérablement leur angoisse. Il m'apparaît essentiel au stade actuel du discours sur la maternité, de respecter profondément le vécu exprimé par les femmes, en ayant soin d'éviter les interprétations susceptibles d'alimenter un sentiment de culpabilité déjà trop bien ancré. Voilà ma réaction de mère et mon souci de promotrice de santé.

Un outil de réflexion intéressant mais pour les lecteurs critiques.

Marguerite Thébault
mère de famille et médecin omnipraticienne

•